

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT.**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORÇANT JOUR
QUININE
 CAMBELL
 ET...
 FIEVRES...
 LE GRAND TONIC RENFORÇANT JOUR

FEUILLETON du CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite)

Il reprit sa promenade qu'il avait interrompue.
 — Semblez-y prétend qu'elle est d'une nature soumise et douce... N'est elle pas plutôt astucieuse et patiente !
 La princesse Louise est au mieux avec nous, — reprit-il, — et cependant elle fait bonne mine aux Bourbons ! Elle écrit au roi d'Angleterre ! Jouste-elle dans ce jeu double ?
 Le président se laissa tomber dans son fauteuil et il demeura silencieux, les sourcils contractés et l'air menaçant.

XX
L'HOTEL DE LA RUE DE PARADIS.
 Le brouillard commençait à se dissiper, et le soleil faisait glisser ses pâles rayons jusque sur le pavé fané de la vieille rue du Temple qui déjà portait ce nom, car le Temple était vieux. C'était le premier hôtel des Templiers dont il ne restait plus que la tour du "Pet au Diable."
 Les Templiers ayant bâti plus tard leur temple là où est aujourd'hui l'emplacement qui a conservé le nom, l'ancienne rue du Temple avait été baptisée "rue Visile" ou "Vieille-Rue."
 C'était dans cette vieille rue du Temple que s'élevait l'hôtel de Lorraine, que bordait au nord la rue des Quatre-Fils-Aymon, au midi celle de Paradis, et à l'ouest la rue de Lorraine, — devenue depuis la rue Guise et ensuite la rue du Chaume.
 Comme on le voit, l'hôtel de Lorraine occupait précisément l'emplace-



LA RECOLTE DE SIR JOHN
 Sir John. — Batoche ! en v'là de la mauvaise herbe dans mon jardin. Les cotons sont gros et bien plantés. J'aurai de la misère à les abattre avec ma faux.

ment qu'occupent aujourd'hui "l'imprimerie impériale et l'hôtel des Archives," et cette belle entrée gothique qui existait encore sur la rue du Chaume était jadis une des entrées de l'hôtel sur la rue de Lorraine.
 Plus tard la famille de Soubise acheta cet hôtel, et le roi des danseuses de l'Opéra, le protégé et le protecteur de mademoiselle Guimard, se prélassa dans les jardins où avait été dressés les plans de la Ligue.
 En 1514, l'hôtel avait sa façade et son entrée principale sur la rue de Paradis : deux autres entrées sur la rue de Lorraine, et une aile se prolongeant jusqu'à la rue Vieille du Temple. Le reste était en jardins.
 C'était à l'extrémité de cette aile qu'habitait le président.
 Il s'était levé et, s'approchant de la fenêtre, il appuya son front contre les vitraux que le froid recouvrait au dehors d'une croûte de glace.
 Il regarda longtemps le terrain à demi sec de la rue, puis il se retourna, il revint vers la table et prenant un petit marteau, placé près de l'écritoire, il frappa sur un timbre.

Lo son réonna clair et perçant.
 Presqu'aussitôt une porte s'ouvrit et un homme revêtu d'une sorte de livrée, aux couleurs unies et sombres, se présenta sans entrer :
 — Monsieur le duc est-il réveillé ?
 — demanda le président.
 — Monseigneur n'a pas encore appelé ! — répondit l'homme en s'inclinant.
 — Dès qu'il aura procédé à son lever, vous lui direz que je demande à le voir.
 — Faudra-t-il avertir monsieur le président ?
 — Oui.
 L'homme s'inclina et fit un pas en arrière pour se retirer, mais le président le retint du geste :
 — Où est M. de Céranon ? — demanda-t-il.
 — M. le secrétaire travaille sans doute, car il y a de la lumière dans son cabinet.
 — Dites-lui qu'il vienne ?
 L'homme sortit. Le président reprit sa promenade et son monologue :
 — Mère d'un futur roi, Louise supporté durant de longues années

sans plaintes, la longue faveur d'Anne de Bretagne. Si elle s'est alliée à nous, n'est ce pas pour écraser d'abord le parti anglais ?
 Un coup discret fut frappé :
 — Entrez ! — dit le président.
 La porte s'ouvrit. Céranon franchit le seuil avec une liasse de papiers sous le bras. Il s'inclina profondément.
 — Votre travail est-il terminé, maître ? — demanda le président.
 — Oui, — répondit le secrétaire, — et vous serez, je l'espère, satisfait.
 Céranon posa ses papiers sur la table. Il en prit un, l'ouvrit, et le présenta au président.
 C'était un grand cahier de parchemin, couvert d'une haute écriture, avec ses feuilles attachées par des rubans de soie et scellé de quatre énormes cachets armoriés.
 Le premier, sur étire blanche, était le sceau de France.
 Le président avait pris le cahier : il le parcourut attentivement et rapidement, et il regarda la dernière feuille portant plusieurs signatures, en tête desquelles était une grande

croix tracée en noir, par une main qui avait été évidemment tremblante.
 Les regards, du président lancèrent un double éclair, et sa physionomie, d'ordinaire impassible, s'anima d'une expression de satisfaction joyeuse.
 — Ah ! — dit-il avec éclat, — enfin !
 Puis après un silence :
 — Quand cet acte est-il revenu ! — demanda-t-il en changeant de ton, et reprenant son accent froid et incisif.
 — Cette nuit à quatre heures, — répondit le secrétaire du duc de Lorraine, — par un courrier de son Altesse.
 — Le duc de Bourbon a signé !
 — Il le fallait !
 — Aujourd'hui même cet acte de résignation à la charge de "grand maître" de France, en faveur du duc Antoine de Lorraine sera remis au roi.
 — En compensation, le bâton de maréchal sera envoyé à Robert Stuart d'Aubigné.
 — Et le gouvernement de Picardie ?
 — Le général des finances de Semblançay y a renoncé.
 — Cette renonciation est signée ?
 — Voici l'acte.
 — On expédiera aujourd'hui sa nomination au maréchal de Brissac.
 — Elle est faite.
 — Très-bien.
 — Puis il y a encore un autre acte qui n'est pas moins important.
 Et Céranon présenta un troisième cahier de parchemin au président.
 — Ah ! — dit-il, — la donation du château de Riverac sur Cher faite par la duchesse de Reux, en faveur de la princesse Louise de Savoie.
 — Faudra-t-il faire expédier à la duchesse un reçu de cette donation ?
 — Sans doute.
 Le président lisait attentivement ces derniers parchemins, qu'il n'avait fait d'abord que parcourir.
 — Ah ! — dit-il, — voici une restitution qui fera sourire de joie la princesse.
 — Ce sera une consolation pour la reine Marie, — dit Céranon en souriant malicieusement.
 — Et est-ce tout ? — demanda le président après un silence.
 — Non.
 — Qu'y a-t-il encore ?
 — Des nouvelles de Vendôme.
 — Ah ! ah ! — fit le président en fermant à demi ses paupières, ainsi qu'il en avait l'habitude, pour faire glisser son regard, en le voilant, à travers ses cils. — Et bien ?
 — Ce que vous aviez prédit et prévu est arrivé.
 — En tous points ?
 — Absolument.
 — Vous avez les dépêches ?
 — Les voici.

Océanon prit des papiers, et les réunissant, il présenta au président un paquet volumineux.

— Ah ! — dit le président, — ce serait trop long à lire maintenant.

— Monsieur veut-il que je lui évite cette peine !

— Sans doute, baron. Dites moi ce que renferment ces dépêches, et vous me lirez les principaux documents.

Le président attira à lui son fauteuil et se plaça devant la table.

— Asseyez-vous, maître ! — dit-il au secrétaire du duc de Lorraine.

Océanon obéit en se plaçant à respectueuse distance :

— Il y a eu réunion secrète à Vendôme, — dit-il. — Sous prétexte d'aller visiter le duc de Bourbon qui vient à Paris, beaucoup s'étaient donné rendez-vous là. Il y avait le duc de Longueville, — Stuart d'Aubigné, — Jean Olivier, — le maréchal de Trivulze, — le cardinal de Chastillon — et Mazères, et Ohiray, et Mesnil et d'autres dont les noms sont là.

— Et le général des finances ?

— Il n'y était pas, mais il avait envoyé son secrétaire Dardois pour le représenter.

— Que fit-on ?

— On délibéra sur l'état présent des affaires, et l'on présenta nettement deux questions à discuter. Ce fut Dardois qui les posa, mais successivement.

— Au nom du prince ?

— Oui, monsieur le président. Tout en parlant, Océanon feuilletait et consultait ses papiers :

— La première fut celle-ci, reprit le secrétaire : Faut-il ôter l'administration à madame Louise de Savoie, aussitôt après la mort du roi ?

Le président sourit :

— On répondit "oui" à l'unanimité ? — demanda-t-il.

— Oui.

— Cela ne m'étonne pas, et la question qu'ils ne possaient était inutile.

— La seconde fut : quels moyens à employer ? Aussitôt le cardinal de Chastillon prit la parole :

— La force ouverte, — s'écria-t-il, — une rupture éclatante, des armes, des soldats ! Commencer par des plaintes, c'est sonner la trompette avant l'assaut. Pressons, frappons et agissons rapidement ! Qu'avec le nouveau règne nous tenions la puissance !

— Cet homme est fou ! — dit le président.

— Ses paroles ont produit de l'effet, — continua Océanon, — mais le duc de Longueville a dit, lui, qu'il ne fallait rien précipiter.

Il a ajouté que le roi était majeur et maître de choisir ses ministres.

Qu'en combattant ouvertement la princesse Louise, on serait accusé de combattre le roi, et déclaré traître et rebelle, "Ne nous pressons pas, a-t-il ajouté, marchons prudemment, tentons toute espèce de négociations avant d'en arriver aux moyens extrêmes."

— Je reconnais la prudence de Longueville. Qu'a-t-on décidé ?

— Après un long débat, la proposition a été adoptée. Il a été résolu que le duc de Bourbon partirait pour Paris, qu'il parlerait au dauphin, qu'il le convaincrerait, qu'il s'entendrait avec madame de Châteaubriand et qu'il solliciterait enfin, pour lui et les siens, une part importante dans les affaires, des gouvernements nouveaux et des pensions.

— Ensuite ?

— L'assemblée s'est séparée. Le duc de Longueville, — Stuart et d'autres seigneurs sont rentrés à Paris, et hier soir est arrivé le prince de Bourbon qui doit aujourd'hui même parler au dauphin François.

Le président réfléchissait :

— Ces renseignements sont exacts ?

— Oui.

— Parfaitement exacts ! — répondit Océanon.

— Vous êtes sûr des hommes que vous avez envoyés là-bas ?

— J'en réponds tête pour tête.

— Bien, maître Océanon, vous êtes un habile homme !

Océanon s'inclina.

A Continuer

— Une jolie annonce dans un journal de province :

ON DEMANDE un bon jardinier connaissant parfaitement son métier et sa femme.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 9 Mai 1885.

L'INSURRECTION AU N.-O.

Encore une grande bataille.

L'armistice.

Dernières nouvelles du 65e et du 9e bataillon

(Correspondance spéciale du CANARD)

Traverse de Clarke, 6 mai.

La colonne du général Middleton s'est rendue hier soir jusqu'à 5 milles de Batoche. Pendant la nuit ses éclaireurs qui étaient munis de lanternes ont traversé une coulée et ont découvert l'armée insurgée campée dans un bois. Comme les éclaireurs n'avaient pas assez de côté ail dans leur lampes, elles se sont éteintes et il n'ont pu constater le nombre d'hommes que Gabriel Dumont avait sous son commandement.

Au petit jour Middleton a fait avancer sa division lorsqu'elle fut rendue à une couple d'arpents de la coulée les Métifs se sont montrés tout à coup au nombre de vingt cinq ou trente.

L'engagement commença par une fusillade bien nourrie de la part des volontaires qui s'élançaient au pas de charge contre le retranchement de Dumont. Les balles pleuvaient druës comme grêle sur les Métifs qui ripostaient avec des Winchester qui ne manquaient jamais leur but.

Le général parcourut la ligne de son armée et adressa à chaque soldat un mot d'encouragement.

La batterie A dirigée ses pièces contre la position des insurgés.

Après les premiers coups de canon un épais nuage de fumée s'éleva devant les artilleurs et roula majestueusement devant le front de l'armée canadienne et masqua complètement la vue de l'ennemi.

Un cavalier inconnu arrive à bride abattue sur le champ de bataille et se dirige vers l'état major du général Middleton.

Comme il ne porte pas l'uniforme militaire et comme ses mouvements ont paru suspects un aide-de-camp s'approche de lui, l'arrête et lui demande la raison de sa présence dans les lignes des combattants. Le cavalier mystérieux dit qu'il est chargé d'une mission des plus graves et qu'il veut voir le commandant en chef des forces.

Le cavalier ne portant aucune arme, on lui permet de s'approcher de Middleton. Le général d'un ton sec et rogué lui demande ce que signifie cette plaisanterie.

Le cavalier répondit qu'il s'appelait Phaneuf et qu'il était l'éditeur du journal le Métis publié à Montréal dans l'intérêt du Nord-Ouest. En même temps il présenta au général une copie de sa feuille en lui disant : Lisez.

Middleton parcourut le journal et se tournant vers son aide-de-camp :

— Faites cesser le feu. Vous avez raison M. Phaneuf, j'ai autant besoin d'un armistice que Dumont. Comme vous me semblez avoir un peu de sang sauvage, vous êtes précisément l'homme de la circonstance.

Vous agirez comme parlementaire. Je vais faire avancer un drapeau blanc. En attendant je vous expliquerai les conditions de l'armistice.

Pour faire plaisir à mes soldats d'Ontario il faudra pendre Riel, Dumont et cinquante Métifs qui ont pris part à la rébellion. Ensuite il sera nécessaire que toutes les tribus de sauvages renoncent à leurs terrains dans le Nord-Ouest. Chaque chef de tribu devra faire amende honorable à Son Excellence le lieutenant-gouverneur Dewdney et déposer les armes dans mon camp.

Cinq minutes plus tard les parlementaires des deux côtés étaient en présence.

Dumont en personne écouta les propositions de Middleton.

Il félicita M. Phaneuf sur son dévouement à la cause

des Métifs, mais il lui apprit qu'il ne pouvait accepter les conditions qu'on lui proposait.

M. Phaneuf retourna au camp de Middleton et lui donna la réponse du chef des insurgés.

L'armistice ne dura que vingt minutes.

On reprit les hostilités et le canon recommença à gronder.

Les volontaires ne pouvant déloger les rebelles durent se retirer après avoir épuisé toutes leurs munitions.

Toutes les balles et les boulets lancés par l'armée de Middleton ont été retrouvés au pied du ravin par Dumont. Il y avait 33,000 livres de plomb et 600 boulets.

Le chef insurgé a ramassé tout le métal et se propose d'établir une manufacture de tuyaux et une fonderie à St. Paul à la fin de la campagne.

Il n'y a pas eu un seul Métif tué.

Les rangs des volontaires ont été décimés par le feu des rebelles.

Telle est l'histoire de l'armistice projeté par les rédacteurs du Métis de Montréal.

Edmonton, 8 mai.

Le 65ème bataillon est arrivé à cette place sans avoir été inquiété par les Gros Ventres et les Têtes Noires qui rôlent dans les environs.

Le moral des soldats est excellent.

Tous les soldats sont honnêtes de leur corps.

Ils se plaignent un peu du menu qui consiste invariablement en biscuits de matelots et en extrait de chiard concentré.

Ils se plaignent aussi de la qualité du gaz d'éclairage dans le camp.

La buanderie est loin d'être parfaite ; les devants de chemises, les faux cols et les manchettes n'ont pas la blancheur et l'éclat que leur donnaient les Chinois de Montréal.

Les barbiers sont très rares sur la marche, on n'a pas rencontré une seule boutique de Calgary à Edmonton. Tous les hommes ont la figure si poilue qu'ils font peur aux Sauvages.

Il y a cinquante rasoirs ébréchés dans le bataillon, mais il n'y a qu'une seule strappe, ce qui est un grand inconvénient.

Vendredi dernier il n'y avait ni œufs, ni poisson sur le marché, de sorte que les hommes ont été obligés de faire gras.

Les hommes se proposent de donner un grand pique-nique la semaine prochaine aux Sauvages d'Edmonton. Comme la bande n'a pas jugé à propos d'accompagner le 65e on dansera sur la guele.

Route d'Edmonton 36 milles de Calgary.

Le 9e bataillon est sur le sentier d'Edmonton. Il s'avance du train de la grise. Le colonel Amyot se trouve les sentiers très difficiles sur les charrettes portant les provisions. Il a télégraphié à Québec pour 500 calèches qui transporteront ses hommes en même temps que les provisions.

Des éclaireurs du bataillon ont découvert une longue caravane qui les précédait à une douzaine de milles. Ils ont réussi à la rejoindre et ils ont été agréablement surpris en apprenant que c'était la troupe d'Opéra comique de Grau qui allait donner une série de six représentations à l'Académie de musique d'Edmonton. Madame Théo, Mézières, Guy et Duplan, étaient enchantés du voyage.

COUACS.

Au bureau du Monde on exhibe depuis une semaine une pancarte avec l'inscription :

TROIS MARI

A VENDRE ICI

PRIX - - - 25 Cents.

C'est, ce n'est pas cher ! Les vieilles filles devraient profiter de l'ubaine. C'est une occasion unique.

Les acheteurs feront bien d'examiner la marchandise. Pour le prix elle pourrait être défraîchie ou endommagée par le feu.

Méfiez-vous des maris de seconde main. Exigez que l'on vous donne un article de première qualité, quelque chose dans les derniers patrons.

* * *

Décidément nos excellents amis les Anglais ont une tactique qui leur est absolument spéciale.

A peine ont-ils remporté une sanglante victoire qu'ils se hâtent de battre en retraite dans un de ces ordres mirifiques dont on a pas la moindre idée.

Il est vrai que les adversaires qu'ils ont à combattre et qu'ils traitent si plaisamment de rebelles, sont des gaillards résolu et qui ont joliment du poil au ventre.

Par exemple, leur vaillance va souvent jusqu'à la férocité.

Aussi, le télégraphe, en rendant compte du combat à Fish Creek, nous apprenait que : "Le général Middleton a failli être tué PLUSIEURS FOIS."

Avec des ennemis civilisés, une fois aurait suffi !

* * *

Buffon, qui est une autorité, a dit que si l'âne est enclin à l'entêtement, il est foncièrement doux et débinaire...

Alors, pourquoi Victor Hugo a-t-il écrit : l'Année terrible !...

* * *

COUACS

Le Charivari nous montre un bersaglier tenant la chandelle avec cette légende :

Les Italiens, jaloux de faire quelque chose pendant que l'Europe se remue, se décident à jouer un rôle au Soudan.

Le jeu des demandes et des réponses :

— Quelle ressemblance entre Béziers et Madagascar ?

— Me prenez vous pour un aéronaute ?

— Non, pour un abruti.

— En ce cas, je vous réponds : Béziers est dans l'air haute et Madagascar est l'oreille des haut va.

* * * Quel est le département qui fournit le plus de mâts aux navires ?

— ???

— L'Aisne ! Puisqu'on dit toujours Mâts de l'Aisne.

* * * Quel différence faites-vous entre un boxeur et un soldat gagnant son corps à pied ?

— ??? Dites !

— Aucune, l'un comme l'autre marche, pars et tape.

Un bon bourgeois commande il y a quinze jours un pantalon à son tailleur. Celui-ci le lui envoie, le brave homme l'essaie et le trouve trop long de 15 centimètres ; mais il est trop tard pour le renvoyer, le magasin du tailleur étant fermé.

Notre homme demande à sa femme de raccourcir les jambes et de faire un ourlet. La digne épouse refuse ; alors il s'adresse à sa fille, même résultat ; enfin il s'adresse à sa belle mère... repoussé sur toute la ligne. De guerre lasse, il va se coucher et s'endort.

Mais avant d'en faire autant, voilà que l'épouse est prise de remords. Elle prend le pantalon, en coupe 15 centimètres, fait l'ourlet et remplace le vêtement. Finalement, la fille, sentant ses torts, fait subir au pantalon une autre section de 15 centimètres.

Le lendemain matin, notre bourgeois arrive pour déjeuner, la famille se sauve, elle croyait qu'il était en caleçon de bain

Jeune gens, lisez ceci

La Voltaic Belt Co. de Marshall, Mich., est prête à envoyer sa célèbre ceinture électro voltaïque et autre appareils électriques à l'essai pour 30 jours aux hommes (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, de perte de vitalité et de puissance virile et de toutes espèces de maladies. Aussi pour les rhumatismes, la névralgie, la paralysie et plusieurs autres maladies. On garantit un retour certain à la santé et à la vigueur. On ne court aucun risque puisqu'on permet un essai de trente jours. Ecrivez de suite pour leur pamphlet illustré qui vous sera expédié gratis ;

Les méchants ne sont pas bêtes. mais les bêtes sont souvent méchants

Dans un magasin de comestibles : Le marchand. — A la rigueur, je vous laisserai ce homard à 13 francs. Le client (saluant). — Moi aussi !

Marieus et Marieuses.

— Les espérances, je l'avoue, sont fort belles, dit le sujet. Mais cet oncle et cette tante ne sont pas très vieux !

— Ils ont des infirmités...

— Oui, mais qui peuvent les laisser vivre des années et des années encore !

Le maricou, lui prouant les mains avec effusion, et mettant dans sa voix un accent de doux reproche.

— Vous ne croyez donc pas à la Providence ?

Vivier et le marquis de Calinaux causent chimie alimentaire.

Le marquis avec indignation : — C'est inouï comme l'on parvient aujourd'hui à falsifier les produits supposés les plus purs !

Vivier. — Ne m'en parlez pas. Hier j'ai surpris une nourrice en train de mettre de l'eau dans son lait !

Le comble de la chevalerie. Vouloir défendre un verre convexe.

Simple dialogue :
 — Où allez-vous ?
 — Je n'en sais rien... mais il faut que j'y sois avant cinq heures.
 — Dépêchez-vous ! Vous n'arriverez pas !

Dans un salon, on vient d'annoncer une dame violemment maquillée.
 — Enfin, qu'elle âge a-t-elle ?
 — Elle se donne vingt-neuf ans.
 — Je crois plutôt qu'elle se les ôte.

En police correctionnelle :
 — Maître Z... n'essayez pas de surprendre la religion du tribunal... Vous devez savoir que nous sommes à cheval sur la loi...
 — Alors, monsieur le président, je m'en rapporte à votre... équitation !

L'HON. M. V. WAGNER, Maire de Marshall, Michigan, a une grande ferme d'élevage auprès de cette ville avec plus de 110 mules de race avec un lot de jeunes chevaux de sang et de poulains. Il possède également les célèbres étalons, Black Cloud, Recorder, Strathmore Jr et Comanche Chief. Le *Wilkes Spirit of the Times*, dit que le maire Wagner est un des premiers éleveurs de son Etat et un homme d'expérience et le *Turf, Field and Farm* ajoute que Wagner fait beaucoup pour les intérêts de l'élevage du Michigan. Non seulement M. Wagner est maire de la ville et dirige sa ferme d'élevage, mais encore il s'occupe des affaires du Voltaire Belt Co dont il est un des principaux actionnaires. Cette compagnie sous sa direction judiciaire et ses soins a commencé de grosses affaires en Amérique et en dehors. Tout cela montre qu'un homme entreprenant peut accomplir—30—41.

— Le peintre X... est d'une modestie bien connue.

— Tu vas, disait-il l'autre jour à un de ses amis, j'ai vendu mon dernier tableau trente mille francs.

— Tu as eu tort.

— Pourquoi cela ?
 — Parce que je connais quelqu'un qui aurait donné quarante mille francs rien pour le voir.

— Rien que pour le voir ? ah ! le talent. Rien que pour le voir ?

— Oui, il est aveugle.

Dans un restaurant à 1 fr. 25 :

— Garçon, donnez-moi du tarbot.

— Voilà, monsieur !

— Est-il bien frais ?

Le garçon, avec un sourire de douce pitié :

— Voyons, monsieur, pour le prix ?

— C'est juste, donnez tout de même.

Un pauvre Italien trouve \$75,000 en or.— Signor A. Vatuone, la personne qui est entrée subitement en la possession d'une fortune, est un des propriétaires de l'Hôtel d'Italia, coin des rues Pacific et Sansome, San Francisco, Cal. Il gagna les \$75,000 au tirage du mois de février, sur le billet, No. 28,600, dans la loterie de l'Etat de la Louisiane pour \$5. C'est un petit Italien, aux yeux noirs, âgé d'environ 35 ans. Il prend sa fortune tranquillement. Il a mis son argent de côté. Il a fait cadeau de \$10,000 à son frère. Il se propose de célébrer sa bonne fortune en ouvrant son hôtel gratuitement dimanche prochain. *San Francisco (Cal.) Chronicle*, Mars 3.

La semaine dernière, X..... avait emmené à dîner le bohème F... Hier, à l'heure de son repas, il le voit entrer chez lui.

Notre gaillard s'installe à table.

— Victoire, dit-il à la cuisinière, mettez un couvert de plus.

Puis, se tournant vers X..... et avec une bonhomie charmante :

— L'autre-jour, tu m'a invité ; aujourd'hui, c'est moi qui m'invite..... Chacun son tour.

Mme Gibou, la concierge d'un théâtre de genre, disait l'autre soir :

— Quel charmant garçon que le comique Ernest, figurez-vous qu'il m'a donné, pour ma fête, de superbes gravures avec des gros mots...
 — Comment dites-vous ?
 — Oui..... vous savez bien, des gros mots lithographiés !

Les bizarreries de la langue française :

— *Honoraire* : celui qui ne touche rien.

— *Honoraires* : ce que l'on touche.

Un Sioux converti en Gros Ventre



Un missionnaire pacifique entreprend la conversion d'un Sioux.



Le Sioux croit qu'il a affaire à Dewdney et se met en garde par une tierce.



Le ministre se défend et le sauvage lui pousse un coup de seconde.



Il romporte un premier avantage par un coupé de degré



Le ministre reprend le dessus par un coup fourré.



Il déploie son arme dans l'intérieur du sauvage qui est converti en Gros Ventre.

Point d'argent, point de suisse

Point d'argent point de suisse ! Ce proverbe, usité depuis longtemps, a une origine généralement ignorée. Il exprime, on le sait, que sans argent on n'a rien.

C'est aux guerres du Milanais, c'est-à-dire au seizième siècle, qu'il faut remonter. François Ier avait promis 400,000 ducats pour la solde des troupes suisses au service de la France. Mais l'argent n'arriva pas, et celles-ci découragées abandonnèrent la partie.

Depuis lors on a dit : Point d'argent, point de Suisse !

Il n'en fut pas toujours ainsi. Un jour, en présence du colonel du régiment des gardes suisses, Louvois dit à Louis XIV qu'avec l'or et l'argent que les Suisses avaient reçus des rois de France, on pourrait payer une chaussée de Paris à Bâle : — Cela peut être vrai, répliqua le colonel ; mais si l'on pouvait recueillir tout le sang que les soldats de ma nation ont versé pour le service de la France, on pourrait en faire un canal pour aller de Bâle à Paris.

De Charles VII à Louis XVI les rois de France ont eu auprès d'eux une compagnie appelée : les Cent-Suisses. La Pape a encore à sa solde des troupes suisses, et les cérémonies du Saint-Pierre et du Vatican sont accompagnées d'une garde d'élite de deux cents Suisses.

Aux Cent-Suisses, il faut ajouter comme troupes régulières anciennement organisées en France les corps de Suisses organisés sous Louis XIII, licenciés en 1792, et les compagnies suisses formées sous Louis XVIII, qui défendirent courageusement la royauté à la révolution de 1830.

On le voit, les Suisses ont longtemps servi la France. Quand ces fidèles serviteurs, devenus vieux, avaient besoin de repos, on leur donnait une place de gardien dans un château royal, une résidence princière, ou dans un établissement de l'Etat.

Les grands hôtels de Paris eurent des Suisses pour concierges. Afin d'étaler leur vanité, les propriétaires firent inscrire sur la porte : Parlez au Suisse !

Cette dénomination s'est transmise à tous les individus chargés de garder la porte d'une maison ou d'un château.

Les grands seigneurs, anciens bourgeois, ne voulant pas rougir de leurs portiers, et ceux-ci ne voulant pas être humiliés par cette appellation, on les désigna sous le nom de Suisses.

L'église donna le nom de Suisse au bedeau armé de la halle barde et majestueusement galonné qui ouvre la marche des cérémonies.

Racine, dans les *Plaideurs*, fait dire à Petit Jenu :

On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau. *Point d'argent, point de Suisse* ! et la porte était close.

Le dictionnaire travesti du *Tintamarre* :

Hibou.....	Oiseau nocturne qui entre en ébullition.
Idiopathie.....	Souffrance d'un insensé.
Idiôlatrique.....	Statue armée d'un gourdin.
Incapacité.....	Ancien souverain du Pérou resté inconnu.
Iris.....	Messagers des dieux qui se trouve dans l'œil et dont les racines sentent bon.
Ivoir.....	Faculté dont est privé un aveugle et que possède l'éléphant.
Jais.....	Espèce d'oiseau noir et dur qu'on taille pour faire des bijoux.
Jalon.....	Synonyme de "Je vais" en Normandie.
Janus.....	Réponse d'un priseur à qui l'on offre la tabatière.
Jedne.....	Homme peu avancé en âge, qui se prive d'aliments.
Jonathan.....	Ordre d'un gentleman à son groom.

À table.
 Bébé demande pourquoi on met une cloche de verre sur le fromage de roquefort. Taupin, gravement :
 — Pour l'empêcher de mordre.

Petites scènes de la rue :
 Un bon pochard est assis sur le trottoir, les pieds dans le ruisseau ; il sanglote cruellement.
 — Oh ! mon pauvre vieux, lui dit un passant, comme tu as le vin triste.
 — Hi ! hi ! hi ! c'est comme ça quand j'ai bu du triste vin !

Mot d'enfant :
 — Oui mon enfant, le bon Dieu les chassa du Paradis pour avoir mangé ces fruits.....
 — Même les fruits tombés ?
 — Oui, mon enfant.
 — Mais alors, les bon Dieu voulait donc que les pommes pourrissent ?

La paix règnera en Europe nous en avons la garantie dans le fait que M. de Giers a fumé le calumet de la paix avec M. Gladstone. Pour continuer leurs relations amicales, Anglais et Russes ne fument désormais que les pipes en brière et les cigares importés de A. Nathan, no 71 rue Saint-Laurent et 1916 rue Notre-Dame. Là où l'on vend au prix du gros.

Péroraison du défenseur, en cour d'assises :

— C'est vrai, l'accusé avoue... Assassin, bigame, voleur, récidiviste éprouvé, cet homme a droit à toute votre indulgence.

Messieurs les jurés, la jurisprudence est constante à cet égard.

— Ce qu'on entend tous les jours.

— Mon garçon est d'un robuste étonnant... Ah ! c'est un fameux gaillard, je vous en réponds...

— Vraiment ? Mais il me semblait au contraire, que je l'avais toujours vu souffrant...

— Parce qu'il a été souvent pris par les fièvres ? Ça, c'est vrai, il a eu toutes les maladies possibles. Mais justement ! pour qu'il ait résisté à toutes, il fallait bien qu'il eût une bonne santé.

Sauvés de l'inondation. — Pendant l'inondation de la Pointe St-Charles, Cizol a fait des prodiges d'héroïsme en arrachant au flot envahisseur les plus beaux représentants de la race porcine. Les pieds de cochon n'ont pas été attaqués par l'eau. Cizol les a placés dans les mansardes des maisons. Les pieds de cochon sont encore en exhibition chez P. CIZOL, no 72 rue Saint-Laurent.

Singularités parisiennes

— La *Gazette anecdotique* a recueilli un certain nombre de singularités parisiennes, de particularités peu connues.

— Paris a une rue qui n'a ni portes ni fenêtres, ni numéros ni enseigne. C'est la rue des Degrés. Elle va de la rue de Cléry à la rue Beauregard et est en même temps la voie la plus courte de Paris : 5 m. 75 de parcours.

— La maison la plus haute est celle du pas-ages Radziwill, au palais Royal elle compte neuf étages, plus les combles.

— La maison qui renferme le plus de locataires est la maison de la *Grâce de Dieu*, 129, rue du Faubourg-du-Temple, ainsi dénommée parce qu'elle fut bâtie, du moins en partie, par M. Moreau-Mayer, directeur de la Gaité, à l'époque où ce théâtre faisait courir tout Paris avec le drame la *Grâce de Dieu*. Cet immeuble se compose de 10 corps de bâtiment, 2 construction annexes, 4 grandes cours et 13 escaliers ; il y a 189 ménages.

Ajoutons que dans cette maison les locataires ont, à une certaine époque, élu le concierge au suffrage universel.

(C'est la rue Montmartra, relativement à sa longueur (939 mètres), qui compte le plus grand nombre de cafés, brasseries ou débits de bois sons. Il y en a 63 : 35 pour le côté des numéros impairs, 28 du côté opposé. La rue du Faubourg-Montmartra, moins longue de quelques pas (935 mètres), n'en possède que 35.

A signaler encore deux passages situés dans le centre de Paris et dans lesquels on ne passe qu'après avoir payé un son au concierge. Ils se trouvent rue M...lay, aux numéros 31 et 43 et débouvent sur la rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Dans l'allée, près de la loge du concierge, on lit cet avis : *Ici on passe pour cinq centimes.*

Histoire à faire peur

Il y a quelques jours, un jeune homme, un étudiant, et pour préciser, un enfant du département de Tarn-et-Garonne, né à Montauban, ayant la belle mine et l'accent du terroir, montait dans l'omnibus de la Madeleine à la Bastille.

A la station du passage de l'Opéra un voyageur, haut en couleur, en tenue soignée, gêné dans de beaux habits, qu'il mettait pour la première fois, s'assit à côté de l'étudiant.

Il avait des breloques qui étincelaient sur son ventre, et il tenait sous le bras une belle et grave jeune fille qu'il installa devant lui, sur le dernier siège resté vide.

Ce voyageur, si battant neuf, ne semblait pas se préoccuper du voyage, mais s'appliquait uniquement à dévisager les voyageurs, cherchant à les connaître ou à les reconnaître. Après un examen répété de toutes les personnes de l'omnibus, il se retourna tout à coup vers son voisin et lui frappant d'une main large et solide sur le genou :

— C'est étonnant comme vous m'allez !

On a beau être de Montauban et avoir apporté de sa province une opinion sur Paris qui empêche d'être étonné, on ne se sent pas frapper sur le genou et on n'est pas interpellé de cette façon sans se laisser surprendre par un sursaut.

— Je ne comprends pas, dit l'étudiant.

— Dis donc, filette, reprit le bonhomme aux breloques, en s'adressant à sa fille, dis-lui donc qu'il me va, il comprendra peut-être mieux.

La jeune fille rougit, baisa la tête confuse, suppliante, et l'étudiant s'aperçut alors qu'elle était fort jolie.

— A quoi puis-je vous être bon ? demanda-t-il d'une voix adoucie à son voisin.

— A la bonne heure, voilà l'affaire. repartit l'homme aux habits neufs, j'ai demain soir un pensionnaire de créancier ; je me suis dit tout de suite en vous voyant que vous en seriez. Oh, pas de façon avec moi, vous ne viendrez pas tout seul, si vous avez peur — un jeune homme si comme il faut ne peut avoir que des amis convenables. Choisissez une demi-douzaine de gaillards et amenez les avec vous. C'est entendu, n'est-ce pas ? Voici ma carte.

Le jeune homme était fort embarrassé ; tous les regards étaient braqués sur lui. On riait, on chuchotait dans l'omnibus. Le seul moyen de sortir d'embarras, c'était d'accepter la carte et de descendre. Notre héros de Montauban n'attendit pas que la voiture s'arrêtât, et se précipita hors de l'omnibus.

Le soir, à la table d'hôte, au quartier latin, le jeune étudiant raconta son aventure et montra la carte qu'il avait reçue — Il faut y aller, si ne le faut pas ! On se chamailla pendant une heure, et enfin on conclut que le lendemain on se rendrait, au nombre de sept, en costume de soirée, à l'adresse donnée.

Ce n'était pas dans une vilaine rue La maison avait l'apparence d'un château. Une grille magnifique laissait apercevoir une pelouse, des allées s'écroulaient. Nos jeunes gens croyaient se tromper et entrèrent timidement.

Un laquais en grande livrée leur confirma que c'était bien là la maison indiquée, et après leur avoir fait graver un perron de marbre blanc, les introduisit dans un salon éblouissant de lumières, embaumé de fleurs rares.

— Complet ! s'écria l'amphitryon en apercevant sa connaissance de l'omnibus et ses six compagnons. Je savais bien que vous viendriez ; la jeunesse, ça n'a pas de méfiance ! Vous y êtes, vous n'en sortirez pas facilement.

Voici ma mère, une bonne vieille qui a eu son heure : voilà ma femme une luroune qui l'a encore ; voilà ma fille qui l'aura. Une belle famille, n'est-ce pas ? et qui ne boude pas au plaisir.

— C'est drôle, dit le maître du logis, j'ai envoyé au moins trois cents invitations, et vous êtes les premiers arrivés. Il n'est encore que neuf heures. — On viendra ! on viendra. En attendant, voulez-vous vous rafraîchir un peu ?

On s'échauffa légèrement à se rafraîchir. Les jeunes gens trouvaient la maison bonne, les rafraîchissements

du meilleur goût. Pendant qu'ils essayaient le punch, quelques personnes arrivèrent ; des gens à mine respectable et des femmes qui ne pouvaient être que respectables. Il fallut bien quand on songea, danser, inviter ces sorcières ; les sept jeunes gens étaient les seuls danseurs possibles.

Il n'y avait qu'une figure jeune et fraîche, celle de la fille de la maison. Elle souriait avec une sorte de tristesse qui s'augmentait de minute en minute. — Pauvres jeunes gens, semblait-on dire, ils sont tombés dans le piège. D'autres ne s'y sont pas laissés prendre !

On sauta jusqu'à minuit. Les trois cents invitations n'avaient produit que cinquante invités. Le punch était fort, les danseuses étaient fortes ; il fallait de l'énergie, les étudiants et les héros de la fête en montrèrent.

A minuit toutefois, ils voulurent se retirer. On leur barra le passage. — Pas de ça, Lisette ! leur dit le maître de ce repaire élégant, voilà le souper, il faut que vous soupez !

Le souper était pour trois cents bouches, l'idée héroïque de l'affronter à petit nombre exalta bientôt le courage de nos jeunes gens. Les sept compagnons prirent leur place dans la salle du festin. On but, on rit.

Pourtant, à une heure où les omnibus ne circulent plus, les convives songèrent à se retirer. On laissa partir les vieux et les vieilles ; mais les bras de l'amphitryon firent une nouvelle barricade devant les jeunes gens :

— On ne s'en va pas ! leur disait-il d'une voix plus haute, on vous dévaliserait en route. Vous êtes fatigués, moi aussi, allons nous coucher. On a fait préparer vos lits.

Pour le coup et malgré les apparences nos jeunes gens le regardèrent avec un certain effroi. Le guest-apens était indéniable. Comment faire ?

Nos étourdis se concertèrent, acceptèrent de bonne grâce, réclamèrent seulement avant de monter dans leurs chambres, la permission de faire un tour dans le jardin, et de fumer un cigare avant de s'endormir.

Cette faveur leur fut accordée ; le géblier poussa même l'ironie jusqu'à leur offrir d'excellents cigares de la Havane, qu'ils allumèrent avec une reconnaissance hypocrite.

Une fois dans le jardin, ils coururent à la grille ; elle était fermée. Impossible de réveiller le concierge ; il était sans doute complice du crime préparé.

On conclut qu'il fallait s'évader, avec la même unanimité qu'on avait conclu la veille qu'il fallait se rendre au rendez-vous. On chercha donc dans le jardin un arbre qui pût servir à l'escalade ; on le trouva, il était planté là, exprès, contre le mur, avec des branches qui s'étendaient au dehors.

Ils grimperent un à un et se hissèrent ensuite glisser au dehors le long du mur. Mais par malheur trois sergents de ville qui se promenaient dans cet endroit regardèrent les jeunes gens à bras ouverts, ne voulurent rien croire des billevesées qu'ils balbutiaient, les fouillèrent, leur trouvèrent très peu d'or, n'en restèrent pas moins très méfiants et conduisirent les sept étourdis au poste.

Lorsque le matin venu on conduisit nos sept étudiants devant le commissaire de police, ils furent surpris de reconnaître dans ce magistrat un des commensaux du souper, le mari d'une des dames vénérables.

— Parbleu ! c'est vous, messieurs, s'écria le commissaire en riant, comment se fait-il qu'on vous ait mis au poste ?

Il fallut bien alors confesser le soupçon, les terreurs qui avaient présidé à l'escalade. Au milieu des étouffements et des hoquets d'une gaieté épique M. le commissaire renseigna les jeunes gens.

Le brave homme qui les avait invités à une soirée de pensionnaire de créancier était un honnête conducteur d'omnibus qui venait d'hériter de deux millions, qu'un oncle, un ancien commissaire, avait gagnés à la Bourse.

— Il n'est pas étonnant, ajouta le commissaire en s'adressant au jeune homme qui avait été l'introduit des autres, il n'est pas étonnant qu'il fasse ses invitations en omnibus !

— Ah ! si sa fille n'avait pas été si jolie ! répondit le mystifié de Montauban.

— Parbleu ! il songe à la marier. — Oroyez-vous qu'il nous garde rancune ? — Il rira avec vous.

Je ne sais pas si cette histoire se terminera par un mariage. C'est possible, mais le jeune homme de Montauban se souvient maintenant que son père était un ancien chef de la préfecture de Tarn-et-Garonne... chef de la cuisine, et qu'il y a dans cette circonstance de quoi faire accepter comme beau-père un conducteur deux fois millionnaire, qui vous a introduit chez lui de force.

LOUIS ULBACH.

Un roman épouvantable.

Voici en quels termes l'« Australian Morning Advertiser » annonce la publication de son prochain feuilleton :

« Ces scènes étranges, qui sont traduites de l'espagnol, ont exercé jusqu'ici une influence véritablement funeste. Aussi ne les produisons-nous pas sans de légitimes scrupules. »

« La loyauté nous fait un devoir de prévenir nos lecteurs que ceux qui ont l'imagination inflammable ou sont accessibles aux émotions fortes rejettent bien loin d'eux ces terribles récits. Qu'ils les fuient, les évitent à tout prix ou s'en est fait d'eux. Ce roman épouvantable communique de douloureux frissons aux plus apathiques, agite le sommeil des esprits les plus froids, fait verser des torrents de larmes aux sceptiques qui n'ont jamais eu une apparence d'attendrissement. Enfin, et c'est là le plus grave, sur dix mille lecteurs de ce fatal roman, on a compté quatre cent vingt-deux cas de folie, neuf cent soixante-dix-sept cas de monomanie, huit cent quatre-vingt-quatorze suicides, cinq cent vingt trois prises de voile et mille trois cent quinze disparitions. En avertissant ainsi nos abonnés nous croyons remplir un devoir d'honneur. Au surplus, nous préparons une édition spéciale avec un autre feuilleton pour tous les souscripteurs qui en feront la demande. »

Les Australiens ravissent décidément aux Américains la palme du pessimisme.

LA CONSOMPTION GUÉRIE. Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Pouxins et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désireront, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'emploi. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nominant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block Rochester, N. Y. — 24

Un provincial d'une cinquantaine d'années revenu depuis quelques jours à Paris, disait hier à un de ses amis :

— Je suis allé à pied du boulevard au bois de Boulogne.

— Une bien jolie route, n'est-ce pas ?

— Oui ; mais c'est bien plus loin qu'il y a vingt ans !

Futres, Futres, Chapeaux, Chapeaux

Importations récentes de New-York et de Londres. Formes les plus nouvelles styles les plus élégants. Les prix sont marqués aux chiffres les plus bas, au magasin populaire de chapellerie de C. Robert & Cie, coin des rues St Laurent et Vitre là où on est toujours sûr d'obtenir la valeur de son argent. Venez admirer les rayons d'étalage en cuivre exposé dans sa vitrine. C'est une curiosité qui mérite d'être vue. — 30—41.

Nouvelle Boucherie

Une bonne aubaine pour les ménagères

MM. BEAUDOIN & LAFRANCHISE ont ouvert un étal de boucherie au No. 687 rue Notre Dame où les familles trouveront toujours des viandes de premier choix CHARCUTERIE, LEGUMES, GIBIERS etc., aux prix les plus modérés. Effets livrés à domicile sans charge extra.

BEAUDOIN & LAFRANCHISE, 687 rue Notre Dame. Montréal 25 avril 1885—30—2m

LA PLACE DU GRAND SECRET

No. 101 Rue St Laurent. —ET— 438 Rue LaGauchetière. Coin des rues St Laurent, et LaGauchetière.

J. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau grâce à quoi donne une beauté et une ressemblance sans égale.

Mesette 50c. Carton de Vinte 75c. Cabinet \$150. Glacé \$250. Paroquets \$200. Rondel \$300. Crayon chaque \$5.00. Pastel \$8.00. Peinture à l'huile \$30.00.—22—41.

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de « Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale. At votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, ô mère, ce remède est infallible. Il prévient la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des États-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

PRIX CAPITAL \$75,000 BILLETS SEULEMENT \$5.00 Parts proportionnelles L.S.L. Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour dix ans d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire écrasant, les privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A.D., 1879.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais. Les seuls loteries viables et approuvées par le peuple de tous les états. Occasion splendide de gagner une fortune. Cinquième grand tirage, classe B dans l'Académie de musique, à la Nouvelle-Orléans, le 14 MAI 1885, 180ème tirage mensuel.

Prix Capital, \$75,000. 100,000 billets à cinq piastres chaque. Fraction en cinquièmes en proportion.

LISTE DES PRIX —

Table with 3 columns: Prix Capital de, \$75,000, \$25,000, \$10,000, \$5,000, \$2,500, \$1,000, \$500, \$250, \$125, \$62.50, \$31.25, \$15.625, \$7.8125, \$3.90625, \$1.953125, \$976.625, \$488.3125, \$244.15625, \$122.078125, \$61.0390625, \$30.51953125, \$15.25976625, \$7.629883125, \$3.8149415625, \$1.90747078125, \$0.953735390625, \$0.4768676953125, \$0.23843384765625, \$0.119216923828125, \$0.0596084619140625, \$0.02980423095703125, \$0.014902115478515625, \$0.0074510577392578125, \$0.00372552886962890625, \$0.001862764434814453125, \$0.0009313822174072265625, \$0.00046569110870361328125, \$0.000232845554351806640625, \$0.0001164227771759033203125, \$0.00005821138858795166015625, \$0.000029105694293975830078125, \$0.0000145528471469879150390625, \$0.00000727642357349395751953125, \$0.000003638211786746978759765625, \$0.0000018191058933734893798828125, \$0.00000090955294668674468994140625, \$0.000000454776473343372344970703125, \$0.0000002273882366716861724853515625, \$0.00000011369411833584308624267578125, \$0.000000056847059167921543121337890625, \$0.0000000284235295839607715606689453125, \$0.00000001421176479198038578033447265625, \$0.000000007105882395990192890167236328125, \$0.0000000035529411979950964450836181640625, \$0.00000000177647059899754822254180908203125, \$0.000000000888235299498774111270904541015625, \$0.0000000004441176497493870556354522705078125, \$0.00000000022205882487469352781772613525390625, \$0.000000000111029412437346763908863067626953125, \$0.00000000005551470621867338195443153381328125, \$0.00000000002775735310933669097721566766640625, \$0.000000000013878676554668345488607833833203125, \$0.0000000000069393382773341727443039169166015625, \$0.0000000000034696691386670863721515584530078125, \$0.0000000000017348345693335431860757792265390625, \$0.00000000000086741728466677159303788961326953125, \$0.0000000000004337086423333857965189448066328125, \$0.00000000000021685432116669289825947240331640625, \$0.000000000000108427160583346449129736201658203125, \$0.000000000000054213580291673224594868100791015625, \$0.0000000000000271067901458366112474340503955253125, \$0.00000000000001355339507291830562371702519776265625, \$0.0000000000000067766975364591528118585125988328125, \$0.0000000000000033883487682295764059292562994140625, \$0.0000000000000016941743841147882029646281497078125, \$0.000000000000000847087192057394101482314407485390625, \$0.0000000000000004235435960286970507411720374266953125, \$0.000000000000000211771798014348525370586018713328125, \$0.000000000000000105885899007174262685293009356640625, \$0.0000000000000000529429495035871313426465046783203125, \$0.0000000000000000264714747517935656713232523391640625, \$0.00000000000000001323573737589678283566162616958203125, \$0.00000000000000000661786868794839141783081308497078125, \$0.000000000000000003308934343974195708915406542485390625, \$0.000000000000000001654467171987097854457703272124266953125, \$0.00000000000000000082723358599354892722385163611213328125, \$0.0000000000000000004136167929967744636119276815606640625, \$0.0000000000000000002068083964983872318055939402803203125, \$0.0000000000000000001034041982491686159027969701401640625, \$0.00000000000000000005170209912458430795139498507008203125, \$0.000000000000000000025851049562292153975697492535041015625, \$0.00000000000000000001292552478114607698783987261752053125, \$0.000000000000000000006462762390573038493919936308761265625, \$0.0000000000000000000032313811952865192469599681543806328125, \$0.00000000000000000000161569059764325962347998407719031640625, \$0.00000000000000000000080784529882162981173999203859516203125, \$0.0000000000000000000004039226494108149058699960192797561015625, \$0.00000000000000000000020196132470540745273499800963987806265625, \$0.000000000000000000000100980662352703726367499004819939031640625, \$0.000000000000000000000050490331176351863183749502409969516203125, \$0.0000000000000000000000252451655881759316591897512049897561015625, \$0.000000000000000000000012622582794087965829594875602494487806265625, \$0.0000000000000000000000063112913970439829147974378012472439031640625, \$0.0000000000000000000000031556456985219914598987189006236219516203125, \$0.000000000000000000000001577822849260995729949359450031181097561015625, \$0.00000000000000000000000078891142463049786497467972500155547806265625, \$0.000000000000000000000000394455712315248932487339862500077739031640625, \$0.0000000000000000000000001972278561576244662438699312500038869516203125, \$0.0000000000000000000000000986139280788122233121949965625000194347561015625, \$0.000000000000000000000000049306964039406111656097498281250000971737806265625, \$0.00000000000000000000000002465348201970305582804874914062500004858689031640625, \$0.0000000000000000000000000123267410098515279140243745570312500002429344516203125, \$0.00000000000000000000000000616337050492576395701218727851640625000012146722561015625, \$0.0000000000000000000000000030816852524628819785060936392562656250000060733612806265625, \$0.000000000000000000000000001540842626231440989253046819628132812500000303668064031640625, \$0.000000000000000000000000000770421313115720494626523409814164062500000151834032016203125, \$0.00000000000000000000000000038521065655786024731326170490703125000000759170160081015625, \$0.000000000000000000000000000192605328278930123656630852453516406250000003795850800405078125, \$0.00000000000000000000000000009630266413946506182831542622767812500000018979254002025390625, \$0.0000000000000000000000000000481513320697325309141577131138390625000000094896270010126953125, \$0.00000000000000000000000000002407566603486626545707385655691953125000000047448135005063478125, \$0.0000000000000000000000000000120378330174331327285369282784597656250000000237240675025317390625, \$0.000000000000000000000000000006018916508716566364268464139277987812500000001186203375126686953125, \$0.00000000000000000000000000000300945825435828318213423206963898906250000000593101687563343478125, \$0.0000000000000000000000000000015047291271791415910671160348194945312500000002965508437816717390625, \$0.000000000000000000000000000000752364563589570795533558017409747265625000000014827542189083586953125, \$0.0000000000000000000000000000003761822817947853977667790087048736328125000000007413771094504178478125, \$0.000000000000000000000000000000188091140897392698883389504352436816406250000000037068855472520892390625, \$0.00000000000000000000000000000009404557044869634944169475217612184203125000000001853442